

Gall. rev. 1026^k

ANECDOTES CURIEUSES

SUR

BUONAPARTE.

D'HAUTEL, Imprimeur, rue de la Harpe, N^o 80.

ANECDOTES CURIEUSES

SUR

BUONAPARTE,

SUIVIES

DE LA DESCRIPTION HISTORIQUE

DE L'ILE D'ELBE,

ET

DE RAPPROCHEMENS CURIEUX

Sur l'histoire de la Révolution et les événemens actuels.

A PARIS,

CHEZ F. SCHOELL, LIBRAIRE,

rue des Fossés Montmartre, n° 14.

1814.

320 32440 76A

**Bayerische
Staatsbibliothek
MÜNCHEN**

ANECDOTES CURIEUSES

SUR

BUONAPARTE.

UN magistrat donnoit des signes d'attendrissement sur les malheurs du peuple : « Un homme d'état, lui dit Buonaparte, doit avoir son cœur dans sa tête ».

« J'apprends, disoit-il un jour à l'un de ses conseillers d'état, les plus respectables, j'apprends que vous osez condamner mes opérations dans vos misérables coteries ; que vous blâmez la guerre. Apprenez que la guerre durera plus que vos cheveux blancs ».

Buonaparte avoit coutume de dire qu'il étoit le seul propriétaire en France, que tous les autres n'étoient que des usufruitiers.



Lorsque l'on donna sur son théâtre particulier la représentation d'*Agamemnon*, de M. Le Mercier, il dit à l'Auteur: « Votre pièce
 « ne vaut rien. De quel droit ce Strophus
 « (personnage de la tragédie), fait-il des
 « remontrances à Clytemnestre ? Ce n'est qu'un
 « valet. — Non, Sire, osa lui répondre M.
 « Le Mercier, Strophus n'est point un valet;
 « c'est un roi détrôné, ami d'Agamemnon. —
 « Vous ne connoissez donc guères les cours?
 « à la cour, le monarque seul est quelque
 « chose: les autres ne sont que des valets ». C'étoit en présence de ses ministres et de ses grands officiers qu'il parloit ainsi.



Parmi les moyens qu'employoit Buonaparte pour avoir des soldats, il en est un connu de tout le monde, et qui consistoit dans la fermeture des ateliers. Les ouvriers, pris ainsi

par famine, étoient obligés de s'enrôler comme militaires, abandonnant leurs familles au désespoir. Aussi un de ses favoris lui disoit à cette occasion : « Sire, voulez-vous des soldats, « il faut que la misère augmente ».



Buonaparte disoit au moment où les troupes coalisées entroient en France : « Je ne « sais comment finira ce drame ; mais si je « succombe, on saura ce que coûte l'agonie « d'un grand homme. Je réserve pour l'his- « toire une page de sang telle que ses fenil- « lets n'en contiennent point ».



Lorsqu'il eut emporté la position de Montereau, il crut les armées alliées détruites, et dit avec son arrogance ordinaire : « Je suis « plus près de Vienne qu'ils ne sont près de « Paris ». Il répétoit souvent, qu'avant trois mois, il brûleroit Munich, et planteroit ses aigles sur les ruines de Vienne.



Il avoit coutume de dire « que les hommes

« étoient pour le souverain ce que les pions
 « sont pour le joueur d'échecs ; on les place
 « suivant les chances de la partie ; on les jette
 « quand on n'en a plus besoin ».

~~~~~

On peut juger de l'idée qu'il se formoit des  
 vertus d'un souverain, par son opinion sur  
 Henri IV. « C'est, disoit-il, le roi de la canaille ».   
 Ce mot anti-français, ce blasphème anti-  
 humain, suffiroit pour prouver que celui qui  
 a pu le proférer étoit indigne du trône.

~~~~~

La tyrannie de Buonaparte s'étendoit sur
 tous les genres d'industrie et de propriété ;
 rien n'étoit à l'abri de son avarice et de sa
 cupidité, il convoitoit tout ; il envahissoit tout ;
 les établissemens les plus sacrés n'étoient pas
 à l'abri de ses usurpations.

Une des plus belles, des plus utiles et des
 plus prospères institutions de la capitale,
 étoit celle de Sainte Perrine, à Chaillot, fon-
 dée pour des vieillards septuagénaires de l'un
 et de l'autre sexes. Elle étoit régie avec autant

de sagesse que d'économie et de générosité. Elle avoit commencé par onze vieillards, et dans l'espace de sept à huit ans, elle s'étoit accrue jusqu'au nombre de deux cent vingt. Tout cela sans emprunt, sans secours étrangers, uniquement par la bonne et vigilante administration de son fondateur.

Ce n'étoit point un hospice, c'étoit en quelque sorte une réunion de famille, où chacun se trouvoit chez soi, et jouissoit des agrémens d'une société douce et honnête.

Buonaparte envioit aux vieillards de Sainte Perrine, le bonheur et le repos dont ils jouissoient, et au fondateur de cette institution, la gloire de l'avoir créée. Il la lui enleva sans forme de procès, sans discuter ses droits, sans vouloir entendre ses réclamations. Il la lui enleva pour la transformer en hospice, et réduire à un état humiliant des hommes et des femmes dont plusieurs tenoient aux premières familles de France; et pour compléter sa conquête, il le dépouilla de son mobilier, de son argenterie, de ses rentes même sur l'état; il lui ravit jusqu'à la jouissance d'une maison particulière qu'il tenoit à loyer, et qu'il occupoit personnellement.

Le fondateur eut le périlleux courage de se plaindre ; sa plainte attira sur lui tous les genres de persécutions ; il se trouva dénué de toutes ressources , et dans une maladie qu'il éprouva , on lui refusa jusqu'à un lit dans un hôpital , à lui qui en avoit fondé plus de deux cents pour les victimes de la révolution. Ce n'étoit pas assez ; la liberté dont il jouissoit importunoit Buonaparte. M. Duchayla fut enlevé de l'asile que lui avoit ouvert un ami , et jeté dans les prisons , au secret , sur la paille , avec du pain et de l'eau pour toute nourriture ; et si les armes victorieuses et protectrices des souverains alliés n'eussent enfin vengé l'humanité et rendu la France à la liberté et à la justice , nous ne saurions dire quel sort lui étoit réservé.

~~~~~

« Il y a en France , disoit Buonaparte , quel-  
 « quelques personnes heureuses qui vivent  
 « dans leurs terres avec trente à quarante  
 « mille francs de rente ; je saurai bien les at-  
 « teindre. »

~~~~~

Après la bataille de Wagram, Buonaparte parcouroit le champ de bataille, et le voyant couvert de morts : « Voilà, dit-il, froidement, « une grande consommation. »



La formalité qu'il avoit, dit-on, établie pour choisir un auditeur, étoit assez curieuse. On donnoit à écrire aux candidats le mot *citron*. Ceux qui l'écrivoient avec un *c*, étoient nommés auditeurs de première classe, comme gens de savoir et de capacité. Ceux qui l'écrivoient par une *s* étoient de seconde classe.



On connoît ces mots affreux que Buonaparte proféra sur le champ ensanglanté de la Moscowa : « Quel beau jour ! » Que devoit-on d'ailleurs attendre d'un homme qui avoit fondé son empire dans le sang du duc d'Enghien, dans celui de Pichegru, de Georges, et de tant d'autres victimes de sa cruauté inquiète et soupçonneuse.



*Lettre curieuse, écrite par Buonaparte, en
décembre 1793.*

« CITOYENS REPRÉSENTANS,

« C'est du champ de la gloire , marchant
« dans le sang des traîtres, que je vous annonce
« avec joie que vos ordres sont exécutés, et
« que la France est vengée. Ni l'âge, ni le sexe
« n'ont été épargnés : ceux qui avoient seule-
« ment été blessés par le canon républicain,
« ont été dépêchés par le glaive de la liberté
« et par la baïonnette de l'égalité.

« Salut et admiration aux représentans du
« peuple, Robespierre jeune, Fréron, etc. »

Signé, *Brutus Buonaparte*, citoyen
sans-culotte.

Buonaparte disoit dernièrement : « Je serai
« plus heureux que mes frères : ils ne savent
« pas s'occuper, moi, je lirai, j'écrirai l'his-
« toire. » Ceux qui savent avec quel mépris il
parloit de Tacite, assurent qu'il ne prendra

pas cet historien pour modèle. Il faut dire aussi que deux de ses frères savent s'occuper d'une manière un peu moins fâcheuse pour le genre humain.

Louis Buonaparte qui , après avoir quitté la Hollande, *sans permission* , fut forcé d'aller chercher un asile à Grätz en Styrie, y a composé un roman intitulé *Marie*, dans lequel il a tracé avec un véritable talent le tableau des mœurs hollandaises.

Son frère Lucien a publié en 1811 un poème épique (*Charlemagne*) en vingt-deux chants, contenant seize mille vers alexandrins. Ce poème, assure-t-on, est une critique fraternelle du gouvernement de Napoléon, et plus particulièrement de lui.

Tandis que Napoléon Buonaparte provoquoit la désolation de la France par ses proclamations incendiaires, par ses levées en masse, par les mesures de violence et de tyrannie prescrites à ses commissaires extraordinaires, et tandis que, par ses extravagantes fureurs, il hâtoit l'heure de sa chute, son frère Lucien dansoit dans sa maison de Thorn-Grove. Le journal anglais *The Globe*, du 9 mars, contient la description d'un bal qu'il donna vers

les derniers jours de février. Le nombre des personnes invitées étoit à-peu-près de cent. Lucien parut déguisé en paysan tyrolien, sa femme et trois de ses filles formoient un groupe agréable, sous le costume d'une mère tyrolienne et de ses enfans. Les plus jeunes de la famille étoient habillés en petits Napolitains, dont ils imitoient les jeux. Quelques intermèdes comiques, composés par Lucien, et exécutés par sa famille, et des morceaux improvisés par diverses personnes, ajoutèrent un nouveau charme à la gaieté de cette fête.

~~~~~

Buonaparte affectoit le plus insultant mépris pour les hommes, et son plus grand plaisir étoit de les outrager. On l'a souvent entendu dire, en présence de ses ministres et de ses grands officiers : « Le monarque seul est quelque chose; les autres ne sont que des valets ».

~~~~~

Jamais homme eut moins de respect pour la vie et la propriété des hommes; sa maxime étoit de dire : « Je suis maître de tout; le der-

« nier homme et le dernier écu m'appartient ».

Il vouloit passer pour brave et donner un démenti à cette maxime des sages, qu'il n'y a point de vrai courage sans vertu. Il disoit : « Dans trois mois j'aurai chassé l'ennemi, où je serai mort ». Eh bien ! il n'a point chassé l'ennemi, il n'est point mort ; il a capitulé pour vivre. C'est ainsi qu'il a confirmé lui-même la maxime des sages.

Tout portoit ombrage à Buonaparte. Lorsque les troupes alliées se dirigèrent vers Soissons, M. de Czernicheff, qui avoit connu, pendant son séjour à Paris, M. de Puységur, envoya une sauve-garde au château de Buzancy, où se trouvoit alors réunie toute sa famille. M. de Puységur fit passer à ce général un présent de vin de Bordeaux, et lui écrivit pour lui témoigner sa reconnoissance ; il signa sa lettre *le Marquis de Puységur*. Cette lettre fut interceptée, et il n'en fallut pas davantage

à Buonaparte pour donner l'ordre de lui faire son procès. Le fils de M. de Puysegur, chef d'escadron dans les gardes d'honneur, ayant appris ces circonstances, refusa de rejoindre l'armée dans laquelle il s'étoit distingué pendant six ans. Il a écrit au gouvernement provisoire et a demandé à reprendre son service dans l'armée royale.

Tout le monde sait que Buonaparte chassa outrageusement, à la face de l'Europe, les législateurs, parce qu'ils lui disoient la vérité avec la franchise la plus respectueuse. Sa réponse au corps législatif, que nous allons transcrire, prouve son caractère tyrannique et son peu de génie.

Réponse faite le 1^{er}. janvier 1814, par Napoléon, au rapport de la commission extraordinaire du corps législatif, du 28 décembre 1813.

MESSIEURS LES DÉPUTÉS,

Je vous ai appelés autour de moi pour faire le bien : Vous avez fait le mal. Vous avez parmi

vous des gens dévoués à l'Angleterre, à l'étranger, qui correspondent avec le prince régent, par l'entremise de l'avocat Desèze. Les onze douzièmes parmi vous sont bons, les autres sont des factieux. Retournez dans vos départemens, je suivrai de l'œil ceux qui ont de mauvaises intentions. Vous avez cherché à m'humilier! Je suis un homme qu'on peut tuer, mais qu'on ne sauroit déshonorer. Quel est celui d'entre vous qui pourroit supporter le fardeau du pouvoir? Il a écrasé l'assemblée constituante qui dicta des lois à un monarque faible. Le faubourg Saint Antoine vous auroit secondés, mais il vous eût bientôt abandonnés... Que sont devenus les *Jacobins*, les *Girondins*, les *Vergniaux*, *Guadet*, et tant d'autres? Ils sont morts. Vous avez cherché à me barbouiller aux yeux de la France, c'est un attentat. Qu'est-ce que le trône, au reste? quatre morceaux de bois dorés recouverts de velours. Et moi aussi je suis sorti du peuple, et je sais les obligations que j'ai contractées. Ce n'étoit point au moment où les étrangers occupent nos provinces, et que deux cents mille cosaques sont prêts d'inonder nos plaines, qu'il falloit faire des remontrances. Je

sais qu'il y a eu des abus, et jamais je n'ai souffert ceux que j'ai connus. M. *Raynouard* a dit que le prince *Massena* avoit volé la Bastide à Marseille, il a menti; le général a pris possession d'une maison vacante, et le ministre fera indemniser le propriétaire. Humiliet-on ainsi un maréchal de France qui a versé son sang et blanchi sous la victoire? Je vous avois indiqué un comité secret; c'étoit là qu'il falloit représenter vos doléances, établir des faits, je vous aurois rendu justice. C'étoit en famille qu'il falloit laver notre linge, et non sous les yeux du public. J'ai été appelé deux fois au trône par le vœu de vingt-quatre millions de Français. J'ai un titre, vous n'en avez pas. Qu'êtes-vous dans la constitution? Vous n'êtes rien, vous n'avez aucune autorité; *c'est le trône qui est la constitution, tout est dans le trône...* On a mêlé l'ironie aux reproches. Suis-je fait pour être humilié? Je sais supporter l'adversité avec noblesse. Vous me demandez des concessions que mes ennemis même ne me demanderoient pas; s'ils me demandoient la Champagne, vous voudriez que je leur cédausse la Brie..... Dans quatre mois j'aurai la paix, et les ennemis seront chassés, *ou je serai mort*. Vous appartient-il de délibérer

sur de si graves intérêts?..... Je vous le répète, vous avez parmi vous des factieux : ne sais-je pas combien il est facile de remuer une grande assemblée ? l'un se met là, l'autre se met ici, et la délibération est conduite par des agitateurs. Au lieu de nous réunir tous, vous nous avez désunis. Vous m'avez mis seul en face des étrangers, en disant que c'est à moi seul qu'ils font la guerre ; c'est une atrocité. Vous vous dites les représentans de la nation, mais vous n'êtes que des députés au Corps Législatif. Vous avez éloigné les gens qui tiennent au gouvernement dans vos nominations, cela ne prouve-t-il pas de mauvaises intentions ? Vous avez nommé votre commission extraordinaire, celle des finances, celle de l'adresse, et vous avez choisi mes ennemis.

M. *Lainé*, je le répète, est un méchant homme ; les autres sont des factieux. Je rends justice aux onze douzièmes, qui, je l'ai dit, sont bons ; mais je connois les méchans, et je les poursuivrai. Je vous le demande, étoit-ce pendant que les ennemis sont chez nous qu'il falloit faire de pareilles choses ? La nature m'a doué d'un courage fort, il peut résister à tout. Il en a beaucoup coûté à mon orgueil. Je l'ai sacrifié ; mais je suis au-dessus de vos misé-

rables déclamations. J'avois besoin de consolations, et vous m'avez déshonoré. Mais non, mes victoires écrasent vos railleries.

J'attendois que vous seriez réunis d'intention et d'effort pour chasser l'ennemi, vous l'avez appelé. J'avois conclu la paix en acceptant les conditions de l'ennemi, et c'est vous qui l'avez fait changer. J'aurois perdu deux batailles que cela n'eût pas fait plus de mal à la France. Sous trois ou quatre mois nous aurons la paix, et vous vous repentirez de votre mauvaise conduite. Je suis de ces gens qui triomphent ou qui meurent. Je porte dans mon cœur les onze douzièmes d'entre vous. Retournez dans vos départemens. Je ferai quelque jour imprimer le rapport de vos commissions, et il sera jugé ce qu'il est. S'il paroît dans vos départemens, je le ferai imprimer dans le Moniteur avec des notes. Je ferai nommer les députés des deux séries qui manquent, et je réunirai le corps-législatif. Les habitans de l'Alsace et de la Franche-Comté, ont un meilleur esprit que vous; ils me demandent des armes, je leur en fais donner, je leur envoie de mes aides-de-camp pour les conduire en partisans.

DESCRIPTION
DE L'ILE D'ELBE,
LIEU DE RETRAITE
DE BUONAPARTE,

Sa situation, son étendue, sa population, son industrie,
son commerce, et les mœurs de ses habitans.

ELBE, nommée en latin *Ilva* ou *Athalia*, est une île de la Méditerranée sur les côtes de la Toscane. Elle étoit déjà peuplée que l'on ignoroit encore l'usage du fer qu'elle fournit abondamment. Rome n'étoit pas encore bâtie. Les Etrusques l'occupèrent les premiers; elle jouit pendant quelques instans du privilège de ces villes de la Grèce qui se gouvernoient par leurs propres lois, et que l'on nommoit *Autonomes*. Soumise ensuite tour-à-tour aux Carthaginois et aux Romains, dévastée par différens

peuples après la chute de l'empire, elle tomba sous la domination des Pisans, au commencement du onzième siècle.

L'événement qui détacha politiquement cette île de la Toscane, ainsi que la ville de Piombino, est le plus remarquable de son histoire. Appiano, favori de Gambacorte, qui gouvernoit la république de Pise, vendit au duc de Milan sa patrie et son bienfaiteur, tua Gambacorte et ses deux fils en 1395, et prit les rênes du gouvernement qu'il conserva pendant cinq années. Après sa mort, son fils ne put se soutenir contre les mécontents; il traita de nouveau avec le duc de Milan, et lui livra Pise et ses dépendances; mais il se réserva en propriété héréditaire Piombino, cinq autres villes et les îles d'Elbe, de la Pianosa et de Monte-Cristo. Ce petit état resta dans sa famille jusques vers le milieu du seizième siècle, que le vice-roi de Naples s'en empara au nom de l'Espagne et en vertu des droits de la maison d'Arragon, dont les Appiano étoient alliés. Depuis cette époque jusqu'à nos jours, Piombino et l'île d'Elbe ont dépendu des rois de Naples, malgré des concessions particulières

faites aux Ludovisi de Bologne, et dont héritèrent les Buoncompagni; cependant Porto-Ferrajo ou Ferraro, qui est l'*Angoüs Portus* de Strabon et de quelques auteurs anciens, resta aux grands-ducs de Toscane.

L'île d'Elbe a vingt-cinq à trente lieues de circuit. En 1778, elle contenoit à peine huit mille habitans; aujourd'hui le nombre est de douze mille environ. Son sol est sec et aride; l'agriculture y est très-bornée, mais les vignes y sont belles, et le raisin d'une excellente qualité : l'île renferme de plus des mines de fer et de cuivre; on y trouve même des pierres d'aimant. Sa plus grande richesse consiste dans des carrières d'une espèce de marbre-granit d'une couleur grisâtre tirant sur le vert et semé de petites tâches noires et blanches. Les colonnes du portique de la Rotonde de Rome, remarquables par leur grandeur et leur beauté, ont été tirées de ces carrières.

Porto-Ferrajo est la ville la plus remarquable de l'île; elle est petite et située sur une longue pointe très-haute et très-escarpée, à l'orient de la baie du même nom, qui est dé-

fendue par deux forts. Les fortifications ont été construites par les ordres du grand-duc Cosme I^{er}, qui voulut donner son nom à la ville. Le port de Porto-Ferrajo est beau; le commerce qu'on y fait consiste en marbre granit, sel et poisson. Le golfe offre des ruines très-pittoresques.

Porto-Longone, *Portus-Longus*, seconde ville de l'île, mais petite, située sur la côte orientale, offre aussi un bon port; la forteresse située sur un rocher, est presque inaccessible. Le roi de Naples avoit droit d'y mettre une garnison, quoi que la ville appartint au prince de Piombino. L'objet principal d'exportation est le poisson.

Parmi les mines de fer que produit l'île, on distingue celle de Rio; elle étoit célèbre déjà dans l'antiquité. Cette mine présente un résultat fort intéressant pour le commerce; c'est qu'elle donne de 75 à 85 pour cent d'excellent fer, égal à celui de Suède et de Sibérie.

Les habitans de l'île d'Elbe sont attachés à leur sol natal; ils aiment le travail; et dans

le danger commun, ils sont tous soldats. Ils passent pour être généralement bons, hospitaliers. Leur taille est ordinaire et régulière, leur constitution est robuste. Ils naissent marins, aiment passionnément la chasse et en général les exercices pénibles. Leurs cheveux sont noirs, leur peau est brune, leur regard vif et pénétrant. La vie active et frugale à laquelle ils sont accoutumés contribue à les rendre forts, ardens, braves, et à conserver leur santé. Ils sont plus superstitieux que fanatiques, et la plupart ignorans et crédules.

Le luxe des cités de l'Europe est inconnu à ce peuple simple. Le costume des femmes se réduit à un chapeau de paille noire, un corset blanc et une jupe courte rouge ou bleue. Toute leur coquetterie, consiste en une fleur, des rubans, un gros anneau, de larges boucles d'oreilles, et une chaîne de mauvais or. Le sang est beau ; les vieillards ne sont point décrépits. Les femmes ne sont point jolies, mais agréables, et surtout fidèles et bonnes mères.

La nourriture des habitans de l'île d'Elbe se compose de légumes secs, d'un fromage fait avec du lait de brebis, et dont l'odeur est celle

d'une graisse rance, de lard, de viandes salées et fumées, d'un pain grossier, de poisson frais, de thon mariné, et d'une pâte faite de châtaignes; mais les Elbois mangent peu de végétaux. Toute leur batterie de cuisine est en terre cuite, qu'ils tirent de Naples et de Toscane. Leurs maisons sont basses, l'intérieur en est propre, les meubles sont simples, mais solides. Un seul lit suffit souvent à toute une famille.

Ce peuple n'est pas très-vif dans ses plaisirs; ses danses n'offrent point de gaieté; son langage est un patois dérivé du toscan. Il ne fait point usage du stilet comme dans d'autres contrées d'Italie, et il n'est point voleur.

L'île d'Elbe laisse beaucoup à désirer sous le rapport de l'agriculture. On ne peut vanter que ses vins. Le rouge surtout y est exquis. Elle donne deux espèces de vins de dessert très-estimés le Vermont et l'Aleatico. L'arbre forestier manque partout. Le figuier d'Inde s'y élève de douze à vingt pieds, dans les terrains les plus pauvres et au sein des rochers. Cet arbre est toujours vert, et subsiste pendant des siècles. Ses feuilles plaisent au précieux in-

secte qui donne la cochenille. On pourroit en profiter pour ouvrir à l'île d'Elbe une nouvelle branche de commerce.

Les Elbois n'ont point de bestiaux, point de ruches, quoique le pays soit propre aux abeilles; point de vers à soie, point de fabriques, ni de manufactures. Ils ont perdu la pêche des nacres, dont quelques-unes portoient des perles, et l'art de la fabrication des briques. Leur industrie est peu de chose; leur commerce consiste dans l'importation des grains, fromages, bestiaux, etc., et dans l'exportation du thon, du sel, des vins, du vinaigre, du granit et surtout du minéral. Le pays abonde en gibier; on n'y voit point de bêtes fauves; mais un grand nombre de reptiles infecte les campagnes.

RAPPROCHEMENS CURIEUX

SUR

L'HISTOIRE DE NOTRE RÉVOLUTION.

Discours de M. Daubeny, bourgeois de Paris, à l'Assemblée des Etats de la Ligue. La date est de 1593 (1).

« Ville de Paris, tu n'as peu supporter une
« légère augmentation de tailles et d'office et
« quelques nouveaux édits qui ne t'impor-
» toient nullement; mais tu endures qu'on pille
« tes maisons, qu'on te rançonne jusques au
« sang, qu'on emprisonne les sénateurs, qu'on
« chasse et bannisse tes bons citoyens et con-
« seillers; qu'on pende, qu'on massacre tes
« principaux magistrats : tu le vois et tu l'en-
« dures; tu ne l'endures pas seulement, mais

(1) Nous nous sommes fait un devoir de ne pas changer l'orthographe du temps.

« tu l'approuves et le loue, et n'oserois et né
 « saurois faire autrement. Tu n'as peu suppor-
 « ter ton roi débonnaire, si facile, si fami-
 « lier qui s'étoit rendu comme citoyen et
 « bourgeois de ta ville: que dis-je? peu sup-
 « porter? C'est bien pis: tu l'as chassé de sa
 « ville, de sa maison, de son lit: quoi chassé?
 « tu l'as poursuivi: quoi poursuivi? tu l'as
 « assassiné, canonisé l'assassinateur, et fait
 « des feux de joie de sa mort; et tu vois main-
 « tenant combien cette mort t'a profité; car
 « elle est cause qu'un autre est monté en sa
 « place, et qui saura bien te serrer de plus
 « près comme tu as à ton dam déjà expéri-
 « menté.

« Je vous prie, messieurs, s'il est permis de
 « jeter encore ces derniers abois en liberté,
 « considérons un peu quel bien et quel profit
 « nous est venu de cette détestable mort, que
 « nos prescheurs nous faisoient croire estre
 « le seul et unique moyen de nous rendre
 « heureux. Mais je ne puis en discourir qu'a-
 « vec trop de regret de voir les choses en l'es-
 « tat qu'elles sont, au prix qu'elles étoient
 « lors; chacun avoit encore en ce temps-là da

« bled en son grenier, et du vin en sa cave :
» chacun avoit sa vaisselle d'argent et sa tapis-
« serie et ses meubles : les femmes avoient
« encores leur demi-ceint : les reliques étoient
« entières : on n'avoit point touché aux bijoux
« de la couronne ; mais maintenant qui peut
« se vanter d'avoir de quoi vivre pour trois
« semaines, si ce ne sont les voleurs qui se
« se sont engraisés de la substance du peu-
« ple, et qui ont pillé à toutes mains les meu-
« bles des présens et des absens » ?

Les personnes qui étudient dans l'histoire des siècles passés, l'histoire des siècles où elles vivent, trouvent et saisissent des rapprochemens curieux, et rencontrent des passages qu'on croiroit écrits de la veille, s'il étoit permis de douter de la date et de l'authenticité des livres qui les renferment. Le discours que nous venons de rapporter est extrait de la satire Mézippée ; on y trouve un tableau vrai, éloquent, et prophétique des malheurs qui, plus de deux siècles après lui, devoient affliger la France. Ce discours n'a que 221 ans de date.

Voici un rapprochement aussi curieux, qui date d'un peu plus loin.

Lettre de Nicétas, capitaine athénien, à l'Archonte Apollodore, la 3.^e année de la 107.^e Olympiade, environ 349 ans avant Jésus-Christ (1).

« Je ris des craintes qu'on veut vous inspirer.
 « La puissance de Philippe ne sauroit être durable; elle n'est fondée que sur le parjure, le mensonge et la perfidie. Il est détesté de ses alliés qu'il a souvent trompés, de ses sujets et de ses soldats tourmentés par des expéditions qui les épuisent, et dont ils ne retirent aucun fruit; des principaux officiers de son armée, qui sont punis, s'ils ne réussissent pas, humiliés s'ils réussissent; car il est si jaloux, qu'il leur pardonneroit plutôt une défaite honteuse qu'un succès trop brillant. Ils vivent dans des frayeurs mortelles, toujours exposés aux calomnies des courtisans et aux soupçons ombrageux d'un prince qui s'est réservé toute la gloire qu'on peut recueillir en Macédoine. Ce royaume est dans

(1) Nous ne la ferons ni précéder, ni suivre d'aucune réflexion; elle en fournira assez aux lecteurs.

« une situation déplorable. Plus de moissons,
« plus de commerce. Pauvre et foible de soi-
« même, il s'affoiblit encore en s'agrandissant.
« Le moindre revers détruira cette prospérité
« que Philippe ne doit qu'à l'incapacité des
« généraux ennemis et à la voie de corruption
« qu'il a honteusement introduite dans toute
« la Grèce. »

RELATION

De ce qui s'est passé à Fontainebleau entre Buonaparte , plusieurs Maréchaux et Généraux , à la nouvelle de la déchéance de Napoléon , prononcée par le Sénat dans sa séance du 3 avril 1814.

C'est le 4 d'Avril que les maréchaux et autres généraux de l'armée ont eu connoissance, par les papiers publics, des actes du sénat et du gouvernement provisoire. Ils en conféroient entr'eux, lorsque Buonaparte vint passer la revue des troupes qu'il affectoit encore de regarder comme les siennes. Monsieur le maréchal Ney osa prononcer à voix haute le mot d'abdication. *Il n'y a que l'abdication qui puisse vous tirer de là.*

Buonaparte feignit de ne pas entendre, et

la revue se passa fort tranquillement. Mais à peine fut-elle terminée que monsieur le maréchal Ney, d'après la résolution qui avoit été prise en commun, monta au château sur les pas de Napoléon, le suivit jusque dans son cabinet et lui demanda s'il étoit instruit de la grande révolution qui venoit de s'opérer à Paris. Buonaparte feignit encore d'ignorer cet événement. Alors le maréchal Ney lui remit les journaux. Il les lut, et s'adressant au maréchal, il lui dit : — Eh bien, qu'en pensez-vous ? — Sire, il faut abdiquer, c'est le vœu de la France. — Est-ce l'avis des généraux ? — Oui, sire. — Est-ce l'avis de l'armée ? — Oui, sire.

Au même moment arriva le maréchal Lefebvre qui, d'un ton très-animé, dit au ci-devant empereur : « Vous êtes perdu ! vous n'avez voulu écouter aucun de vos serviteurs, le sénat a prononcé votre déchéance. » A ces mots, Buonaparte se troubla, et répandit un torrent de larmes. Après quelques temps, il écrivit un acte d'abdication en faveur de son fils, comme s'il pouvoit léguer ce qu'il ne possédoit plus.

Le 5, vers onze heures du matin, plusieurs généraux allèrent prier le duc de Bassano, qui étoit presque toujours seul avec l'empereur, de l'engager à ne point paroître à la parade. Il voulut absolument y venir. Il avoit la figure pâle et entièrement décomposée. Il n'y resta que huit à dix minutes. A onze heures et demie il arrêta un plan, et le fit rédiger et contresigner par le duc de Bassano. Ce plan consistoit à partir avec vingt mille hommes pour aller rejoindre le prince Eugène en Italie.

Il fit venir le duc de Reggio, et lui demanda si les troupes le suivroient. — « Non, « sire, vous avez abdiqué. — Mais j'ai abdiqué « à certaines conditions. — Les soldats, re- « prit le duc, ne connoissent pas ces nuances; « ils croient que vous ne pouvez plus les com- « mander. — Tout est donc dit de ce côté, « dit Buonaparte : attendons les nouvelles de « Paris ».

Les maréchaux qu'il avait envoyés à Paris, arrivent entre minuit et une heure. Le maréchal Ney entre le premier. Avez-vous réussi ?

dit l'Empereur. — « En partie, Sire, mais non
« pour la régence. Les révolutions ne rétro-
« gradent jamais. Celle-ci a pris son cours ;
« il est trop tard : le sénat reconnoîtra demain
« les Bourbons. — Où pourrai-je vivre avec
« ma famille ? — Où voudra votre Majesté ;
« par exemple, à l'île d'Elbe, avec six millions
« de revenus. — Six millions ! il faut me rési-
« guer », et il se tut.

FIN.

Bayrische
Staatsbibliothek
MÜNCHEN